

LE BON VIEUX.

C'était dans l'omnibus de l'Odéon à Batignolles-Clichy. Nous arrivions à la station de Saint-Germain-des-Près, et il y avait tout juste une place dans la voiture, et encore sur la plate-forme. Un pauvre vieux se présenta sur l'appel du conducteur.

—Le numéro 1, le numéro 1 ? —Voilà, dit le vieillard, voilà ! Il était très propre, et comme on dit, tiré à quatre épingles, la figure tout rasée, avec de petits yeux qui clignotaient, encore vifs, ma foi ! Et comme le conducteur le bousculait un peu, trouvant qu'il ne montait pas assez vite :

—Alors, allons mon oncle, dépêchons ! Le pavé est glissant et nous n'avons pas de temps à perdre !

Il répliqua, sans plus tarder, avec beaucoup d'à-propos :

Patience, patience, mon neveu ! Quand vous aurez mon âge..... Il jeta un coup d'œil dans la voiture et fit un geste de désappointement.

Mais, voilà l'air d'un si brave homme, ce vieux, que je me disais à lui offrir ma place, lorsque mon voisin, un jeune étudiant—je suppose—se leva, gagna la plate-forme et lui dit :

—Entrez, monsieur, si vous voulez ; vous me ferez plaisir.

Il se laissa faire, tout en se confondant en remerciements, et s'en vint s'installer près de moi, les dix mains bientôt appuyées sur la pomme de sa canne.

—Voilà plus de vingt minutes que je bats la semelle ici, me dit-il. Ces Compagnies sont vraiment ridicules ; elles ne tiennent pas compte des heures et laissent les gens se morfondre à leur bon plaisir.

—Le fait, lui répondis-je, —car c'était bien à moi qu'il s'adressait. —Le fait est qu'il en prendrait à leur aise..... Il ne me laissa pas continuer :

—Le monopole, monsieur, le monopole, voilà la plaie ! Supposez une concurrence, non seulement les voyageurs ne feraient pas le pied de grue aux stations, mais les places coûteraient beaucoup moins cher, et par conséquent la circulation serait incomparablement plus considérable.....

Il sortit de sa poche une tabatière en argent qu'il ouvrit, prit entre le pouce et l'index, une bonne pincée de tabac qu'il huma longuement en émettant un air tout à fait satisfait, me dit :

—Je ne vous en offre pas ? —Iserait peut-être un peu tard, ripai-je en souriant.

Et lui, reconnaissant la petite faute qu'il venait de commettre reprit, en riant de rire :

—Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ?

—Son état de rire, je dois le confesser, ne faisait pas grand bruit ; c'était un éclat de rire distingué, appartenant à un homme de bonnes manières, qui ne veut point attirer l'attention sur lui.

J'aurais volontiers pris mon voisin pour un membre de l'Institut qui gagnait le palais Mazarin à cause d'une séance hebdomadaire ; j'en avais la conviction bien arrêtée, et cela m'inspirait quelque vénération. Une chose m'étonnait, cependant, l'absence de toute marque distinctive à sa boutonnière ; pas même le ruban d'officier d'académie !

Cela fit naître en moi, immédiatement, une sympathie respectueuse :

—Les gens simples sont si rares, me dis-je, qu'il faut saisir au passage ceux qui se trouvent sur votre chemin !

Et regardant, de plus près, les traits de mon voisin, étudiant sa physionomie avec plus d'attention, j'en vins à me donner l'assurance qu'il appartenait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qu'il avait du déchiffrer des caractères historiques, cunéiformes et autres, gravés depuis des siècles sur les stèles d'Assyrie, de Chaldée et même de Babylonie :

—Les hommes illustres, poursuivis-je mentalement, qui se sont voués à ce genre de travail, ne doivent point être de passions, et la moindre découverte leur cause évidemment une satisfaction extrême, que nous ne connaissons pas, nous autres journalistes de quatre sous, toujours en quête

de crimes et de scandales. Et je fus très surpris, tant j'étais sur mon diagnostic, de voir que mon voisin ne descendait pas à l'entrée de la rue des Saints-Pères, en arrivant au quai, cent mètres jusqu'à l'Institut, et encore !

Tout au contraire, il s'en renfonça, autant qu'il le put, et je vis qu'il glissait une main dans la poche de son pardessus, l'autre toujours appuyée sur la pomme de sa canne.

C'est humiliant pour moi, assurément, fis-je en moi-même mais c'est apparemment quelque vieux conseiller d'Etat qui va descendre au Palais-Royal et qui ne veut pas user ses décorations.

A la station du Palais-Royal, dans la bronchaha de la descente et le tumulte de l'appel des numéros, il demeura impassible et se contenta de me faire remarquer avec un bon sourire :

Quand je vous le disais, il faudrait au moins deux fois plus de voitures !

Et comme l'omnibus se remettait en route :

J'en ai parlé au conseiller municipal de mon quartier ; mais, va te faire lanlaire ! Ces gens-là se fichent bien de pauvres diables comme moi.

Et il ajouta, tout près de mon oreille :

Je les gêne beaucoup, à cause de l'Assistance publique parce que je suis membre du bureau de bienfaisance de mon arrondissement, et que je veux la charité pour tous les malheureux, sans distinction de religion et de parti. Est-ce que vous ne partagez pas ma manière de voir ?

Certes, fis-je, et plutôt deux fois qu'une !

Et j'appuyai :

Les pauvres gens qui ne pensent pas comme moi n'en souffrent pas moins, quand ils ont l'estomac vide. Vous allez sans doute jusqu'à la Bibliothèque nationale ?

Non, plus loin, jusqu'à Notre-Dame de Lorette. C'est mon jour de visite, dans ce quartier-là. Ah ! monsieur, que de misères et comme l'on voudrait être plus riche pour les mieux soulager !

Assurément, lui dis-je, la misère ne manque pas dans Paris.....

Tenez, continua-t-il, aujourd'hui je vais dans une sorte de taudis de la rue Rodier ; le père infirme, la mère malade et cinq enfants, dont l'aîné n'a pas dix ans. Le dernier une fillette, marche à peine ; et tout cela vit, —ou plutôt meurt dans une pièce unique. C'est à tomber, quand on y pénètre ; on se croirait chez des Esquimaux. Et je suis sûr qu'ils m'attendent comme le Messie.

Il tira sa montre :

—Il n'y a pas à dire, je suis en retard, et je ne me le pardonne pas. C'est la faute de cet encombrement ; avec la meilleure volonté du monde, on ne fait pas toujours à sa fantaisie. Ah ! monsieur, croyez-moi il y a des êtres bien malheureux sur terre.

Alors, je voulus être aimable. —Heureusement que l'on y rencontre aussi de braves gens, et vous êtes du nombre.

Modestement il sourit :

—On fait ce que l'on peut, monsieur, et si chacun en faisait, autant.....

—Tenez, monsieur, lui, dis-je mettez-moi de moitié dans vos bienfaits d'aujourd'hui.

—Ah ! cela, jamais ! fit-il brusquement, en posant une main sur mon bras, au moment où je me disposais à atteindre mon porte-monnaie ; non, voyez-vous monsieur, c'est une affaire d'ansour-propre, et je refuse toute collaboration.

—A votre aise !

Au boulevard des Italiens, personne ne descendit, et le bon vieux me fit remarquer la mine déconfite des voyageurs qui attendaient, pressés sur le trottoir :

—Ca sera pour la prochaine fois dit-il en recanant.

Et comme la voiture s'arrêtait, au grincement agaçant du frein :

—Après tout, dit, peut-être y a-t-il là des gens très pressés, et pour moi, en prenant le passage de l'Opéra et la rue Chauscha, ça ne sera pas beaucoup plus long. Au revoir, monsieur ; enchanté d'avoir fait votre connaissance !

Il descendit, se glissa à travers la douzaine d'aspirants

qui convoitaient sa place, et je le vis, au moment où la voiture se remettait en route, qui disparaissait dans la galerie du baromètre, non sans s'être retourné, pour m'adresser un adieu !

A Notre-Dame de Lorette, je descendis, à mon tour, pressé par le besoin impérieux de fumer une cigarette. Il ne m'en restait pas une.

Alors, je gagnai le bureau voisin de la rue Lamartine.

—Un paquet de cigarettes faites à la main, s'il vous plaît ? —Voilà, monsieur !

Je glissai la main dans la poche gauche de mon pantalon, et je poussai, tout aussitôt un petit cri de surprise : pas d'argent ! tout juste, en billon, ce qu'il fallait pour payer mon paquet de cigarettes.

Le bon vieux m'avait allégé de mon portemonnaie.

Et je me rappelle encore, au bout de pas mal de temps, son air noble, presque indigné, au moment où je faisais le geste de lui offrir quelque chose pour ses protégés de la rue Rodier. Evidemment, mon argent était déjà dans sa poche.

Il y a, comme cela, nombre de gens, en ce monde, auxquels on donnerait, comme on dit, le bon Dieu sans confession, et qui ne valent pas la corde pour les pendre.

Fameux chenapans, mais on ne peut pas dire le contraire, incomparables artistes ?

CHARLES CANIVET.

BETES ET GENS

L'HIPPOMANE ET SON CHEVAL.

J'appelle hippomanes ces jeunes fous qui ne rêvent que chevaux et courses. Hélas ! l'espèce en devient tous les jours de plus en plus nombreuse. En fouailler un cheval, le faire cabrioler et galoper, auprès de modestes pécions qui s'éloignent d'effroi ; attirer les regards des curieux, chercher à faire admirer sa tenue, ses habits, sa monture ; enfin faire supposer qu'on est riche, noble peut-être, et qu'on a de l'esprit autant que d'élegance, voilà le but suprême et le nec plus ultra des prétentions de l'hippomane. Pénétrez dans son cœur et dans sa forte tête, vous y trouverez tout jours comme type de la grandeur humaine : Un homme à cheval !

D'autres croiront qu'il est des bonheurs comparables à celui-là ; que l'âme d'un gentilhomme, une âme bien née, peut aspirer plus haut ; ou, du moins, que dans l'ivresse de cette jouissance, il est possible de penser à autre chose, à des devoirs, à des intérêts, à l'avenir enfin sur la terre ou dans le ciel. Non, non, vous n'y entendez rien, tout est sur le cheval ; tout est là ; allons donc ; vous ne sentez pas votre cœur battre ? votre esprit ne saisit pas ? vous riez, profane ? Allez vous ne serez jamais qu'un homme de pied ou de cabriolet.

Voilà ce que disent les hippomanes pur sang. C'est un genre tout particulier, qui a ses mœurs, son langage, ses opinions, et dont le mérite principal est d'aimer les chevaux. Il se recrute surtout parmi les jeunes gens de bonne famille, qui ont appris de leurs précepteurs, non à mettre l'orthographe en écrivant mais à dépenser plus que leurs revenus, d'abord en chevaux, puis en chiens, puis en choses plus vilaines. Cette espèce d'être vaut... on ne sait trop combien, car elle ne se vend pas ; mais elle vaut beaucoup moins que ses chevaux, en général.

Certain jour, un plaisant arête un de ces hommes-cheval, tout couvert de soie et d'argent il lui demande :

—Combien le tout ? —Six mille francs.

—Combien le cheval ? —Six mille francs, vous dis-je.

—C'est un peu cher. Et le harnais ?

—Je le donne avec le cheval.

—Et l'homme ? —Je ne me vends pas.

—A la bonne heure ; car s'il fallait me charger du tout, je n'en voudrais pas pour rien. Le cheval peut valoir deux mille francs ; mais avec l'homme, j'exigerai dix mille francs de retour et une rente viagère de vingt mille francs.

A ces mots, le jeune dandy piqua des deux et alla caracolier

plus loin. Triste vérité ! Le pulpart de ces fanfarons, non-seulement ne valent pas leurs chevaux, mais sont de lourds fardeaux pour leurs familles.

DANS SON CACHOT.

SHORTIS N'A GUERE L'AIR DE S'ENNUYER.

(DU MONDE)

Shortis, le meurtrier de Valleyfield, est toujours en parfaite santé. Il semble ne pas se rendre compte de la gravité de la situation.

Comme le Monde l'a dit déjà Shortis est enfermé dans une des cellules réservées aux condamnés à mort.

Il mange et boit comme s'il était en liberté. Il ne paraît pas souffrir de son incarcération. Il est gardé à vue.

On lui permet de faire une promenade dans la cour de la prison.

Cette promenade s'effectue une fois par jour entre deux gardiens armés.

Tout le temps que dure cet exercice, Shortis cause avec les gardiens mais il ne souffle pas mot de la tragédie de Valleyfield.

Depuis qu'il a été conduit à la prison de cette ville, Shortis a reçu plusieurs lettres de sympathie, entr'autres, une de sa fiancée, de Valleyfield, qui l'encourage à subir son sort et à avoir confiance. Nos lecteurs n'ignorent pas que ces lettres sont ouvertes et ne sont remises au prisonnier qu'après avoir été lues.

M. H. C. St-Pierre, avocat de Shortis, est allé voir son client hier après-midi. Celui-ci lui a dit qu'il était parfaitement satisfait.

Le prisonnier attend son père samedi ou lundi.

Shortis voulait subir son procès le plus tôt possible, mais, il est certain qu'il ne pourra être jugé à Montréal, si toutefois le procès a lieu ici, avant le terme des assises en juin.

Le procès pourrait avoir lieu avant cette époque si le Procureur-Général autorisait une session spéciale de la cour d'assises dans l'intervalle à Beauharnois.

Les autorités de la prison sont d'une sévérité inflexible envers le prisonnier, à qui l'on ne permet que de voir son avocat.

CAPTURE D'UNE BALEINE.

Nahant, Mass., 12.—Une énorme baleine, mesurant soixante-quinze pieds de long, a été capturée, après une chasse des plus dramatiques, par des pêcheurs et des bateliers, au large de Nahant, Massachusetts.

Depuis quelque temps la baleine avait été signalée dans ces parages et plus d'un pêcheur timoré l'avait prise pour le fameux serpent de mer. Samedi après-midi, le mouste avait donné la chasse à deux pêcheurs qui n'avaient eu que le temps de gagner le rivage avec leur canot. A la suite de cet incident, plusieurs bateliers et pêcheurs de Nahant se sont disposés à essayer de capturer la baleine et ont préparé deux embarcations à cet effet.

Le mouste ayant été aperçu à un quart de mille à peine du rivage, les deux embarcations se sont dirigées lentement vers lui. Les pêcheurs ont pu s'approcher assez près de la baleine pour lui lancer un harpon juste derrière la tête. La baleine blessée a tourné sur elle-même et a bientôt disparu en plongeant et en entraînant avec elle la corde à laquelle était attaché le harpon.

Quelques instants après, la baleine reparut à la surface de l'eau à un mille environ de l'endroit où elle avait disparu. Elle continuait à tourner et avait complètement enroulé la corde du harpon autour de son corps. Les pêcheurs sont parvenus à s'approcher d'elle et lui ont déchargé sur le corps, à très petite portée, deux fusils de chasse. Criblée de chevrotines, la baleine s'est renversée sans dessus dessous. Elle était morte, et dès lors les pêcheurs n'ont plus eu de difficulté à la traîner jusqu'à Litte Nahant Beach. Elle représente pour eux presque une petite fortune.

On a tout lieu de croire que

la baleine était très vieille et qu'elle se trouvait depuis de nombreuses années dans ces parages. On a trouvé accroché dans son dos un vieux harpon tout rouillé sur lequel on peut cependant encore bien discerner l'inscription suivante : Hiram Swain, Nantucket 1853.

\$5, \$10 and \$20 Genuine Confederate bills only. five cents each \$100 and \$50 bills ten cent each 25 and 50 cent shin plasters ten cents each, \$1 and \$2 bills 25 cents each. Sent securely sealed on receipt of price. Address, CHAS. B. BARKER West Atlanta, Ga.

Mutual Reserve Fund Life Association of NEW YORK.

The First and Best Insurance Association Gives Assurance at Cost; its Business nearly \$300,000,000. Paid yearly \$3,000,000 in 1897, to decrease in 1898; it holds 4 on the Best Plan.

AGENTS wanted to cover the province of Prince Edward Island. The most liberal terms offered. Address: GEO. P. THOMAS SPECIAL AGENT FOR P. E. I-land. Montreal and Summerside. June 7th '94--1f

JOSEPH GALLANT

MARCHANDISES SECHES, GROCERIES, BOIS, CHARBON, PRODUITS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.

RUSTICOVILLE, I. P. E.

Oct. 12, '94.

AGRICULTURAL IMPLEMENTS PLOWS HARROWS & C

A full line of the above with all necessary repairs constantly on hand. Don't fail to try our Celebrated Farmers. JAMES P. CUNNINGHAM, Alberton, P. E. Island.

LIVRES ! LIVRES !

Nous avons le plaisir d'annoncer à la population française de cette province que nous vendons des livres de toute description à des prix très réduits pour argent comptant. Nous avons toujours en mains l'assortiment le plus complet de LIVRES D'ECOLE. Nous vendons un DICTIONNAIRE FRANCAIS et ANGLAIS bien relié en toile pour 25 centimes. Si vous ne pouvez venir nous voir vous-même, envoyez-nous vos ordres par la maille et nous vous expédierons promptement ce que vous désirez. HAZARD ET MOORE Charlottetown I. P. E. Oct 12 1894.

A PIANO AND ORGAN BOOK FREE. Our new Catalogue is a grand portfolio of all the latest and best styles of Organs and Pianos. It illustrates, describes, and gives manufacturers' prices on Organs from \$25.00 up, and Pianos from \$150 up. It shows how to buy at wholesale direct from the manufacturers, and save over 50 per cent. THE CORNISH ORGANS AND PIANOS Guaranteed for 25 yrs., have been played and praised for nearly 30 yrs.; to-day they are the most popular instruments made. Secure our SPECIAL TERMS of Credit, framed to suit the times. Remember this grand book is sent FREE. Write for it at once. CORNISH & CO. (Estab. nearly 30 yrs.) Washington, N. J.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR Indigestion, Bilioussness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels. Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effective. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 25 cents. Address THE RIPANS CHEMICAL CO., 10 Spruce Street, New York City.